

V

LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE ET SES TRANSFORMATIONS¹

La *société*: le mot, lui-même, a pris, chez nous, depuis notre Révolution de 1789, un sens nouveau, qui marque bien le changement profond qui s'est réalisé. C'était, au temps des rois, le *monde*, et ses salons, ses cercles, ses cénacles et ses clans: la Ville, et la Cour. C'est aujourd'hui la *patrie* en entier, avec ses maisons, avec ses métiers, avec ses "états"; c'est la France même, et ses citoyens. Ce grand corps social, qu'est-il devenu, et que devient-il? Faut-il espérer, ou désespérer de son avenir? Question, qui m'est posée, et à laquelle il est troublant, pour un Français, d'oser répondre! Je puis, du moins, verser quelques faits au débat.

Un fait, très grand, domine tout, et qui doit frapper des Américains: la nation française est subdivisée, ainsi qu'autrefois, en *classes sociales*, ayant leurs sentiments, ayant leurs intérêts, qui sont autant de groupes séparés et opposés. L'"esprit de classe" est resté très-vivant dans le peuple français; ni plus, ni moins, peut-être bien, qu'aux anciens temps, mais autrement. Car c'est là, surtout, qu'est le changement: la division des "rangs" et des "états" s'est déplacée par glissement: les conditions et les situations sont dessinées et réparties différemment. Un clivage nouveau a remplacé l'ancien. Quatre classes, autrefois; trois classes,

¹A lecture delivered in French by Professor René Maunier, Hon. Litt.D. (Harvard), of the Faculty of Law of the University of Paris, in the Faculty Chamber of the Rice Institute, April 2, 1937.

aujourd'hui; mais des classes toujours, qui, tout en allant vers l'égalité, en droit et en fait, nous le montrerons, restent distinguées, et délimitées.

La France d'autrefois était formée de *nobles*, de *bourgeois*, de *paysans* et d'*artisans*. Autant de "conditions," autant de "qualités" ainsi qu'on s'exprimait, et dont chacune avait son "rang," avec son train de vie particulier; il n'y avait de relation, communément, qu'à l'intérieur de chaque "état," comme on disait aussi. On ne se rencontrait, et on ne s'épousait, qu'au sein d'un même rang: le *mensalium*, le *commercium*, le *connubium* étaient, en fait ainsi qu'en droit, choses séparées, choses réservées, et qui n'avaient pas lieu entre états différents. Il s'en faut bien, même aujourd'hui, que tout ait disparu de ce statut ancien. Ni les façons, ni les besoins, ni les loisirs, ni les plaisirs, ne sont identiques, même en notre temps, selon les "niveaux"; et cela met bien quelque différence avec l'Amérique. Notre présent tient donc à un passé, et qui n'est point entièrement passé.

Le noble était tout au sommet. Il dominait par droit d'hérédité: il possédait et régenterait de père en fils. Sa préséance était le fait de sa naissance. Une "caste" donc, et qui gardait jalousement sa tradition privilégiée, bien qu'on y pût entrer par anoblissement. *Homme du passé* par définition, puisque ses droits étaient fondés . . . sur leur antiquité. Et son prestige, aux yeux des autres conditions, était donc divin, était droit divin. Renan avait connu, au fond de sa Bretagne, il n'y a pas cent ans, de tout petits seigneurs locaux, des "hobereaux," dotés par l'opinion de pouvoir magique, de force mystique, et dont on croyait qu'ils savaient guérir, ainsi que les rois, par attouchement: ils étaient des sorciers, qu'on aimait, mais aussi qu'on craignait. Destitué, appauvri, le noble a gardé, dans certains recoins de notre "province," un peu d'autorité, qui lui vaut des respects; mais ce n'est

La société française contemporaine 199

plus qu'un souvenir localisé; et les "énergumènes de gentil-homme," comme disait Chamfort, s'ils n'ont pas disparu, sont à mettre au Musée!

Le *bourgeois* formait, bien plus qu'aujourd'hui, un groupe compact, un état uni, que la Révolution de 1789 devait porter au pouvoir souverain. Et l'on distinguait, bien moins qu'aujourd'hui, le *grand bourgeois* et le *petit bourgeois*. C'est au milieu de ce second état que le siècle dernier a tracé la coupure. Le bourgeois d'antan était citadin, et le mot le dit: plus ou moins aisé, plus ou moins puissant, mais agissant en vue du gain, ainsi qu'un *homme du présent*; cherchant le pouvoir, quêtant le profit, parallèlement et conjointement: maître et meneur du monde d'aujourd'hui, mais qui, alors, était au second plan. Financiers et "traitants," spéculateurs et fournisseurs pour les armées du roi, étaient trop peu nombreux pour former un "état." La bourgeoisie, c'était ainsi, avec les "officiers" du roi—antécresseurs des "fonctionnaires" d'aujourd'hui, hauts et moyens, sinon petits—les *artisans* et *trafiquants*, grands et menus, groupés—comme aujourd'hui dans les villes d'Islam,—en leurs *corps de métiers*, toujours hiérarchisés, entre lesquels des préséances étaient fixées exactement. C'était le *Tiers-Etat*, le troisième "ordre" du royaume, les deux premiers étant: les nobles, et le clergé. Hommes nouveaux, qui, par avance, obéissaient à la devise de Guizot: "Enrichissez-vous!"; et qui, enrichis, étaient anoblis, ou qui, tout au moins, gagnaient en pouvoir: "Riche vilain vaut mieux que pauvre gentilhomme"; ainsi parlait, dès le XVI^e siècle, le poète Rénier, en sa *Satire XIII*. C'étaient surtout, et tout au bas de ce nouvel "état," les artisans, gens de métier, ou hommes "mécaniques," œuvrant de leurs mains aux "œuvres serviles," tous ceux, dit un rescrit "Ki ont les ongles bleus"; un peu méprisés, mais indépendants, comme ils sont toujours: non pas salariés, servant

un patron, mais vendant au public, contentant un client, ayant un atelier, avec un magasin; autonomes, donc, à plus d'un égard, et tout fêrus, par tradition, de liberté. Catégorie qui est restée, jusqu'aujourd'hui, un élément nombreux, un groupement puissant, tout organisé en *artisanat*, qui voit d'un mauvais œil les séismes sociaux: noyau de résistance aux secousses brusquées. Jusqu'au village il garde cet esprit: le forgeron, le menuisier, et le charron, remplacés aujourd'hui par le "mécanicien," réparateur d'autos, sont d'un esprit réformateur-conservateur.

Il y avait, enfin, le *paysan* et l'*ouvrier*, qui composaient le "peuple" du pays.

Le *paysan*, le "laboureur," nommé "vilain," "rustaud" par signe de mépris,—puisque l'ordre social n'était alors qu'une cascade de mépris—si pauvre qu'il fût, et si misérable, presque un animal, par son train de vie, en beaucoup d'endroits il était pourtant, et est devenu, en s'enrichissant, un indépendant. Tout petit possédant, il l'était bien déjà, assez communément, cultivant pour soi son petit lopin, et thésaurisant, dans son bas de laine, sa poignée d'écus, à l'insu, maintes fois, du seigneur. Si la Révolution de 1789 a donc pu rendre plus nombreux ces possesseurs du sol, ils existaient déjà au temps des anciens rois; et, tout au bas du Tiers-Etat, vivant de leurs produits, sans recours au dehors, se suffisant, et amplement, par leur travail, ils se forgeaient ainsi, et par l'effet du temps, l'esprit possédant, tel qu'il est resté. Et ce sont eux surtout qui, enseignés par les légistes de canton, traceront les lignes de l'ordre nouveau, dans les *Cahiers* de 1789.

Et l'*ouvrier*, enfin, qui existait déjà: le "compagnon," comme on disait, formant le "populaire" des cités, décrié sous les noms de "canaille," "racaille," et "gueusaille." Non pas, comme aujourd'hui, rivé, sa vie durant, à son état de

La société française contemporaine 201

salarié, mais pouvant accéder, du moins dans les débuts, à l'état de patron, dans sa "corporation"; et entendons bien, de petit patron. De plus en plus, avec le temps, le patronat se ferme aux compagnons: il en coûte trop pour devenir "maître"; et l'ouvrier reste ouvrier à tout jamais. Il se crée ainsi un prolétariat, qui va devenir la "classe ouvrière": couche de salariés, voués au salariat, vivant de leur travail, au profit d'un patron: "classes laborieuses," comme on dit d'abord. Et sa condition apparaît déjà avec ses deux traits: subordination, revendication.—Il est dans un état de *subordination*: soumis, sujet à un patron, toujours plus riche et plus puissant par le progrès industriel; un "obéissant," tel est l'ouvrier.—Il est dans un état de *revendication*: insatisfait et mécontent, toujours aspirant à un changement: *homme du futur*, et non du passé, comme était le noble, et non du présent, comme est le bourgeois. Protestation, agitation, parfois aussi insurrection, tel est son lot, dès qu'il constitue un prolétariat. Pierre Charron, dans le seizième siècle, dénonçait déjà l'*émotivité* du peuple ouvrier, lequel "court toujours d'un contraire à l'autre," et que "le seul futur repaît." Et, deux siècles plus tard, Restif de la Bretonne accusait fermement l'"insubordination" du peuple parisien, tourbe des ouvriers devenus "intraitables" pour avoir "lu dans nos livres une vérité trop forte pour eux: que l'ouvrier est un homme précieux." On reconnaît déjà l'ouvrier d'aujourd'hui: toujours protestant, jamais contenté: faisant plus de bruit qu'aucun autre "état"; impérieux, ambitieux, dès qu'il en a moyen: assoiffé de pouvoir, autant que de profit; voulant toujours plus, rêvant toujours mieux; dégoûté donc dès qu'il a obtenu, ainsi que les enfants, à qui il est pareil; perdant le souvenir de ce qu'il a promis; n'ayant donc pas toujours la soumission aux lois, le respect des contrats, le sens des conventions; prêt à s'échapper des engagements, dès que son désir d'améliora-

tion vient le posséder, en maître absolu. Mobile donc ou "dynamique," et non "statique." Élément de progrès, mais aussi de péril: on le voit à présent. Car, étant le nombre, ou étant la "masse," il vient à parler non plus de son droit, mais de son pouvoir. C'est la *force* du "peuple," et non plus sa *vertu*, comme faisait Rousseau, qu'on exalte aujourd'hui. C'est le primat du *collectif*, et le primat du *matériel* qui s'établit par l'ascension des ouvriers. Mais ce très grand fait de l'ordre nouveau s'était esquissé, dans notre pays, assez longtemps déjà avant 89.

Et c'est pourquoi, depuis cent ans, les relations entre les classes, ou les états, ont dû changer, profondément, par la transformation, ou la révolution, pour mieux nous exprimer, qui s'est marquée dans notre monde industriel; par le progrès surtout de la "grande entreprise," et de commerce, et d'industrie. Trois classes, donc, sont dessinées, bien plutôt désormais qu'étagées: les *grands bourgeois*, industriels et financiers; et les *petits bourgeois*, où sont rangés les artisans, les boutiquiers, et puis, de plus en plus—c'est là le fait nouveau—les paysans indépendants; enfin, les *ouvriers*, salariés dépendants; subordonnés—de moins en moins—à des patrons, et n'ayant point maîtrise d'une "exploitation"; ils sont dirigés, et non dirigeants.

Parmi les *bourgeois*, il y a ainsi, grimpés au sommet, des bourgeois *nouveaux*, qui sont les *grands bourgeois*, ou bien les "gens d'affaires." Financiers d'abord, et spéculateurs, descendus de Law, issus des "traitants": ceux qu'on nomma, sous Napoléon III, les "tapageurs," puisqu'ils ont fondé la *publicité* "Capitalistes": on voit le mot, chez Rivarol, dès 1796. Fournisseurs d'armées, profiteurs de guerres; car la guerre enrichit, ainsi que le trafic; tel ce Collot, fournisseur de l'armée d'Italie, qui a "financé" le 18 brumaire, comme plus tard Laffitte le banquier a financé les Journées de Juillet.

La société française contemporaine 203

Négociants aussi, très tôt enrichis par le commerce colonial et étranger. Industriels enfin, conducteurs d'“entreprises” et gouverneurs de “sociétés”; tous ces capitaines, ces nouveaux seigneurs, dont Saint-Simon, chez nous, a prévu le pouvoir, et qui ont reforgé, ainsi qu'on l'avait dit dès les années quarante, la *féodalité* dans le monde bourgeois. “Nouveaux bannerets,” riches et puissants; classe dirigeante, tout au moins en fait; ayant la *direction* des hommes, avec la *perception* des gains; fêrus de pouvoir, comme de profit; dominateurs, autant que convoiteux; mûs par cupidité et par autorité; voulant *gagner*, voulant *régner*; c'est l'esprit nouveau: nous l'avons trouvé chez les ouvriers. Et, de plus en plus, c'est leur trait frappant, des *self-made men*, qui ont su saisir leur propre butin. Non pas des “héritiers,” mais bien des parvenus, riches aujourd'hui, et pauvres demain. C'est l'instabilité et l'insécurité qui est ainsi leur lot; élevés, abaissés, tout aussi brusquement, par les remous sociaux; surpris par les “crises”—ce grand fait aussi de notre univers—et ruinés par elles, sans aucun recours. Sortis de rien, ou bien partis de peu; montés “en flèche,” ou “en chandelle,” en quelque temps; improvisés, inattendus; grimpés soudainement, tombés soudainement; fameux, puis oubliés; fondant des dynasties, mais qui ne durent point. On les nommait déjà, dans le théâtre parisien, au temps de la Révolution de 1789, les “Nouveaux Messieurs.” Et c'est à leur propos que Sorokin a pu parler de la *social mobility*, de la mobilité au sein des sociétés. On montait bien, dans l'ancien temps, mais par degrés, ou par “paliers” et *allegro ma non troppo*; et l'on parlait alors de *capillarité*, pour marquer la lenteur de toute progression. Mais aujourd'hui, de bas en haut, de haut en bas, et sans obstacle aucun. Ford l'a dit, dans *Ma vie*: “Tout le monde entre à l'usine par l'embauchage; nous ne rétribuons pas pour des services passés, et pour aucune position que la

plus basse. Si un homme a été à l'Université, il pourra *peut-être* aller plus vite; mais il doit commencer au commencement. . . ." Ce devient vrai aussi chez nous. Le pouvoir matériel est conquis et gardé, par des coups de force ou des coups de ruse, jamais pour longtemps. Les grands bourgeois, ce sont des maîtres donc, mais bientôt détrônés.

D'autres bourgeois sont les bourgeois *anciens*, qui sont demeurés les *petits bourgeois*: l' "état mitoyen," la "classe moyenne": on dit aujourd'hui les Français moyens: ceux que Gambetta avait dénommés les "nouvelles couches," que la République a mis au pouvoir, depuis cinquante ans très-exactement. Hommes de travail, et non de loisir, qui sont l'armature de notre pays: les plus nombreux, et de beaucoup, des citoyens, ils sont des *travailleurs*, en même temps qu'ils sont des *possédants*. Ce sont surtout les *artisans*, les *boutiquiers*, ou "détaillants," et, aujourd'hui, les *paysans*, possesseurs de leur bien, exploitants de leur lot. Et si la France, avec ses rangs subdivisés, et bien aussi superposés, est un *cocktail*, ceux-ci en sont toujours l'ingrédient dominant!

Les *artisans*, gens de métier, sont des "travailleurs," mais indépendants, vendant au public, ayant atelier, ou bien magasin, qui leur appartient; nantis, par conséquent, d'une *propriété*. Ceux-là ont les façons et les vertus du possédant; et la morale de Franklin, maître-imprimeur, qui fut l'un d'eux, paraît dictée pour eux. Activité, application; sobriété, économie; travailler donc, pour épargner et léguer à ses fils un peu de bien acquis. Ils ont donc besoin, et sont donc agents de stabilité. Mais ils ont changé, depuis l'ancien temps. Ils vivaient dans leur ville, et n'en sortaient jamais, sinon pour une fois, quand ils faisaient leur "tour de France." Ils sont, de notre temps, organisés et agrégés dans la nation; ils sont passés du plan local au national; ils ont leurs syndicats pour le pays entier. "Confédération de l'Artisanat," ayant mis-

La société française contemporaine 205

sion de dégager et protéger leur intérêt commun; puissante à coup sûr, obtenant des lois du "législateur," et les exigeant: faisant donc contrepoids au pouvoir grand-bourgeois, et contrepoids aussi au pouvoir ouvrier.

Les *boutiquiers*, ou "détaillants," ont parcouru même chemin: de la corporation à la fédération; de la Cité à la Nation. Classe possédante des "intermédiaires" urbains et ruraux, répandus partout, ayant même visée et ayant même esprit: s'enrichir un peu, pour jouir plus tard du repos gagné. Marchands, ou "mercantis," mal vus par l'ouvrier et par le paysan, dont ils vivent surtout; tenus pour "exploiteurs," puisqu'ils sont possédants, et qu'ils sont prévoyants; vivant de peu, mais vivant bien. Leurs femmes sont les "bourgeoises marchandes," "grosses personnes bien nourries"—selon les mots de Mme. de Staël-Delaunay—et qui ont inventé la *cuisine bourgeoise*, bien moins raffinée que la *financière*. Ils sont matériels, ils sont confinés, ils sont routiniers, ils sont personnels: c'est l' "épicier" de qui Flaubert disait: "J'appelle bourgeois quiconque pense basement!" Ils ont de l'égoïsme et de la vanité; et ils souffrent fort d'être surmontés, d'être surpassés, ou bien "surclassés," comme on parlerait en termes de sport. L'*envie* les mord très-âprement. L'auteur des *Hermites*, Monsieur de Jouy, bon observateur, il y a cent ans, du monde bourgeois, le disait déjà: "Il est de l'essence d'un bourgeois d'être envieux et jaloux." Ils sont ainsi, en même temps, *conservateurs-réformateurs*; fêrus d'égalité, si c'est à leur niveau, et sans vouloir tordre le cou à cette vieille liberté; ne voulant point, soudainement, briser leurs habitudes, et rompre leurs façons, car leur vie est *réglée*, ordonnée, arrêtée, ainsi que l'est aussi celle du paysan. Ils sont agents d'évolution, et non pas du tout de révolution. Ils changent lentement, et non pas brusquement.

Les *paysans* viennent enfin, qui sont aujourd'hui, ou se-

ront bientôt, de petits bourgeois. J'entends les possédants et les indépendants, cultivant leur terrain, exploitant leur lopin, par travail de leurs bras. Comme ils ont changé, comme ils ont grandi, depuis deux cents ans, ces "frères farouches," les anciens "pieds-terreux" et les anciens "pieds-plats"!; on disait "culs-terreux" en de certains endroits. Décriés par Balzac, et moqués par Sardou, ils sont, quant à présent, un pouvoir établi: rien ne peut se faire sans eux ni contre eux, en pays français, et c'est essentiel. Ils sont plus nombreux que les ouvriers, et les artisans, et les boutiquiers; ils sont des millions: une "masse" encore, pesant de son poids sur notre destin, en bien comme en mal. Ils ont leur esprit, et leur idéal tout particulier, qui tient toujours, profondément, à leur passé. Car ils sont restés très-traditionnels; chez eux, le *folklore* a gardé ses droits. *Continuité, Stabilité, Hérité*, sont, très-amplement — nous l'allons marquer — demeurés leurs traits.

Il en est un motif: c'est qu'ils sont attachés, accrochés en un lieu, sans le jamais quitter. Ils sont des *habitants*, fixés en un terroir: on les nommait "manants," ou "levants et couchants," ou "demeurants"; donc sédentaires... cent-pour-cent; et ils le sont restés. C'est là un trait profond du régime français: la vie de père en fils, en village compact, avec ses intérêts, avec ses sentiments, les gens cloués, communément, au lieu où ils sont nés, parmi leurs parents, parmi leurs voisins: alors qu'on sait bien qu'aux Etats-Unis, une bonne moitié des résidents, dans un Etat, sont immigrés d'un autre Etat. Tel est le contraste, et combien frappant! Les habitants d'un groupe villageois sont "cordés" ensemble depuis de longs siècles, de génération en génération; et, le plus fréquemment, ils sont mariés ensemble. Ils sont *voisins*, toujours; ils sont souvent *parents*; ils sont des *proches*, en tous les sens de l'expression, des "gens de terroir," implantés

La société française contemporaine 207

au sol. C'est la communauté d'habitation, mais prolongée et perpétuée au cours du temps, qui vit et qui survit en beaucoup de régions du vieux pays français, malgré les changements que nous allons marquer. Je pense, à ce sujet, au proverbe algérien: "Il n'est pas ton frère, celui qui est loin"! On n'est vraiment parents que si l'on est voisins.

Tous ces voisins, ils ont gardé, souvent, des droits communs, des biens communs, des gains communs: des "communaux," qui, disparus chez les Anglais, ont subsisté, ici et là, chez les Français. Et, en tout cas, ils sont, communément, anciennement, des *possédants*. Ils cultivent *leur* sol; ils exploitent *leur* bien. Et s'ils emploient, par ci par là, des *salariés*, ceux-ci ont fréquemment la possession d'un petit bien à eux: leur maison, leur jardin, leur vigne, et leur verger. Mi-salariés, mi-possédants, ils ne sont pas des "prolétaires" à la façon des ouvriers dans les cités. Non plus ne le sont-ils, en tant qu'ils ne sont pas régis de haut par un patron: le possesseur du sol, à qui ils sont "loués," vit avec eux, et vit comme eux: ils lui sont associés, pouvant dire leur mot, vivant sur pied égal, souvent nourris par lui, et mangeant avec lui, servis par son épouse, "au même pain et même pot": *compagnons*, dès lors, selon un vieux mot. Et même s'il s'agit, en certaines régions, de grands domaines étendus, à la façon du *Middlewest* américain, et cultivés selon les procédés les plus "perfectionnés," ils sont, très-fréquemment, divisés en parcelles, qui sont exploitées en *association*, par des *métayers*, qui—le terme le dit—ont moitié du profit et moitié du pouvoir. Le pur salarié, "prolétaire" vrai, n'est donc point la règle, en notre pays, parmi les ruraux. "*La terre au paysan*"; la vigne au vigneron: ce vieux *slogan* du parti "radical," il est déjà réalisé très-amplement.

De là des traits spéciaux du monde paysan, et qu'on ne trouve point dans les pays anglo-américains. Hérité;

Continuité; Stabilité: tel est le fonds et le tréfonds. On vit et on fait comme les anciens; et on suit leurs goûts, pour les maintenir. Si les besoins changent, c'est tout doucement, et tout lentement, non soudainement. Le *logement*, le *vêtement* et l'*aliment* sont demeurés, très-largement, traditionnels. Le paysan, dans sa maison, qui a gardé partout visage régional, mange sa soupe avec son pain, en bon végétarien qu'il est toujours resté. Il n'y a pas longtemps qu'on héritait, de père en fils, des meubles, et des habits, et qu'on mangeait la viande une fois la semaine, le jour du marché, ou le lendemain. Les paysans de mon village provençal qui, dans leurs travaux, suivent le soleil, comme aux premiers âges, couchés tôt l'hiver, couchés tard l'été, sont, pour la plupart, mangeurs de légumes, comme les Arabes de notre Algérie: c'est la continuité, et c'est l'antiquité de l'univers méditerranéen. —L'*amusement* est ce qui a le plus changé: le sport et le jazz-band, la T.S.F. et le ciné, ont eu succès parmi les villageois, du moins parmi les *jeunes* villageois, porteurs de la casquette à la façon des ouvriers, qui parlent plus haut, et vivent bien mieux que ne faisaient, en leur temps, leurs aînés. La guerre, à cet égard, a changé les façons: mais les hommes faits, demeurés fidèles à leur vieux chapeau, qu'ils n'ôtent jamais, même pour manger, et conservant leur barbe de huit jours—c'est vouloir s'élever au-dessus de son rang que d'aller au coiffeur plus souvent!—ceux-là sont gardiens de bien des routines, et les transmettront à leurs descendants, qui pour aujourd'hui ne s'en doutent pas! C'est par tous ces faits que nous comprenons pourquoi la contagion des grèves par "occupation" qui a tant sévi, depuis quelques mois, parmi nos cités, n'a pas pu gagner le monde rural, sauf des exceptions très localisées; la résistance a pu, partout, avec succès, s'organiser; des groupements de paysans se sont formés, qui ont

La société française contemporaine 209

défendu efficacement leurs propriétés. Le paysan, ce possédant, si fêru qu'il soit d'amélioration, reste pourtant, toujours, demi-conservateur. Il est un poids, il est un frein, ou un "volant," pour adoucir les mouvements trop saccadés.

Il y a eu pourtant, parmi ces "campagnards," des changements, qui ont marqué par leurs effets. Trois changements surtout, puisqu'il faut nous borner. En premier lieu, *dépeuplement* croissant de certaines régions, au profit des cités; émigration de la campagne vers la ville et qui aboutit, en de certains lieux de Massif Central, ou bien du Sud-Ouest, à un abandon de l'exploitation; ou, tout au moins, comme au Sud-Est, à une immigration de travailleurs venus de l'étranger. Slovaques, Polonais, Italiens, Espagnols, ont couvert ainsi certaines régions, sans qu'ils se soient toujours fondus dans la population. Nous avons aussi notre *melting-pot*, avec ses problèmes d'assimilation, d'amalgamation, ainsi qu'on s'exprime aux Etats-Unis. Mais ils ne sont pas, en pays rural, problèmes tragiques, et sans solution! —En second lieu, *remenbrement* des possessions, toujours ici et là, mais non certes partout. Le paysan, qui tend toujours à s'agrandir, à s'"arrondir," en acquérant des domaines voisins, a pu le faire, après la guerre, avec ampleur, par la disparition, ou par l'émigration de nombreux possédants. Les "parcelles," donc, se sont élargies, et l'on a pu y employer des procédés d'exploitation plus avancés: culture par tracteurs, et adoption de tout un "machinisme" cultural. La rareté de la main-d'œuvre y a aidé, qui va en s'aggravant. Donc, l'exploitation s'est "modernisée." Mais, par compensation, et en d'autres endroits, le grand domaine a dû se morceler, soit qu'il ne trouvât plus, pour sa mise en valeur, assez de salariés, soit qu'il dût leur payer un salaire trop haut. Ainsi en Provence, et au Languedoc. Le paysan indépendant, cultivant par soi, travaillant pour soi—et pour

sa famille, qui reste groupée, assez fréquemment, autour de son chef—tel est l'acteur qui reste au premier plan du drame campagnard. —En dernier lieu, *rassemblement*, ou groupement, en des associations, toujours plus étendues, et désormais confédérées dans la nation. Le paysan, ainsi que l'artisan, a dû passer du plan local au national. Il a formé dans sa *région*, des sociétés pour le travail, pour le crédit, ou pour la vente, ou pour l'achat: "coopératives," ou bien "syndicats," mais qui se sont, et sans tarder, organisées dans la *nation*. Un lien est donc tissé, de plus en plus, par l'intérêt, entre les villages, entre les provinces: le monde paysan en vient à s'unifier et à se fédérer, mais dans le sein de la nation, et non du tout de nation à nation, comme cela a lieu dans le monde ouvrier: c'est un grand contraste, et très-saisissant. Le paysan, dont les produits sont aujourd'hui "concurrencés" par le marché universel et colonial, est, moins qu'autrefois, indépendant: il vend à l'étranger, et prend de l'étranger; il est lié, de plus en plus, au monde entier; le vin d'Algérie, l'huile de Tunis, les fruits . . . de plus loin, viennent déferler sur notre marché. Il faut spécialiser, il faut "standardiser," soigneusement, la production. Transformation qui ne fait pas, jusqu'à présent, que pour sa vie, le paysan ne soit resté, très largement, indépendant. C'est d'abord pour soi et pour son ménage qu'il sème et récolte. Vivant de peu il se suffit . . . à la rigueur. L'*économie* lui donne donc l'*autonomie*: travaillant par soi, épargnant pour soi, thésaurisant de l'or et des billets au fond d'un bas de laine, et n'empruntant modérément, timidement, qu'à bon escient, il peut laisser passer les grandes commotions, sans en être abattu; très-différent de vos fermiers américains, qui sont, en vérité, de grands industriels, soumis aux aléas, chargés par les emprunts, ruinés par les "méventes." Et j'entends bien que cette autonomie,

La société française contemporaine 211

chez nous comme chez vous, peut-être menacée par l'*étatisme* grandissant. La guerre apprend à vivre de l'Etat et à subir l'Etat: il intervient partout, prétend "diriger" tout, dans *votre* pays, et *notre* pays. Le monde agricole n'en est point gardé: car la vente, l'achat, le crédit, le travail, sont réglementés, et sont régentés, par le soin jaloux du gouvernement. Le parti au pouvoir, qui est socialisant, devait mettre l'accent sur cette évolution. Il a donné aux paysans, ces mois derniers, un *Office du Blé*, dans leurs relations avec le marché: et il va leur donner le *Contrat Collectif*, dans leurs relations avec le travail. Le prix du produit, le prix du travail échappent ainsi à la liberté; mais . . . c'est vrai partout, et aussi chez vous!

Il sied, en conclusion, de dessiner les traits communs aux divers "états" de la société que nous avons peints, de marquer comment ils ont parcouru des chemins communs. Il y a eu, en même temps, dans le monde français, depuis cent ans jusqu'aujourd'hui, *et transformation, et conservation.*

Transformation, qui est, surtout, un mouvement vers plus d'*égalité*, et sur lequel la politique d'à présent ne fait que porter un nouvel effort. C'est là, partout, le plus grand fait de notre temps. —Egalité entre les *rangs*, et dans leurs droits, et dans leurs gains, et dans leurs mœurs. On veut que l'inférieur soit élevé, et que le supérieur soit abaissé: qu'ils aient mêmes pouvoirs, qu'ils aient mêmes profits, qu'ils aient mêmes façons. Besoin d'assimiler, d'identifier, qui est profond chez les Français: que tout Français soit un Français moyen, ayant mêmes jouissances et mêmes facultés; qu'ils soient égaux dans le confort et le bonheur. Le paysan lui-même est *radical*, et non plus *modéré*: il veut être égalé au "Monsieur." —Egalité entre les *âges*; et c'est aussi un très-grand fait, en tous pays. Les "jeunes" ne croient plus au prestige des vieux; ils affirment leur droit, proclament

leur élan; ils jugent le présent comme étant du passé: ils ont leurs "plans," très-absolus, très-radicaux, pour "chambarder" la société. Ils sont très-convaincus, et maintes fois, très-excités, à l'âge où leurs aînés étaient—peut-être!—plus prudents. C'est parmi eux, surtout, que le communisme a fait des recrues; beaucoup d'entre eux, dans ce parti, sont loin d'avoir vingt-et-un-ans et de pouvoir voter! S'ils devaient régner, et sans transition, sans avoir le temps de se . . . déniaiser, on devrait attendre un *retournement* de l'ordre social. Mais l'on peut en douter, si l'on fait attention à un tout autre fait.

C'est la *Conservation*, qui se maintient toujours, des idées, des façons, qui, depuis longtemps, étaient établies. Non seulement les paysans—gens du passé—et les bourgeois—gens du présent—mais les ouvriers, ces gens du futur, s'ils veulent du nouveau, ils gardent de l'ancien. Ils sont pour obtenir, mais non toujours, et tant s'en faut, pour renverser. Ils ne sont pas tous, et à beaucoup près, pour la "dictature du prolétariat." Trop de possédants, même parmi eux, demeurent chez nous, pour y avoir goût! Et il y a ainsi, malgré le "dynamisme" du présent, sinon stabilité, du moins continuité; évolution, et non du tout révolution. Tout ce mouvement vers l'égalité, il est progressif, avec des à-coups, depuis cinquante ans. S'il s'élance aujourd'hui, ce n'est pas du tout par renversement, mais c'est tout-à-fait par prolongement du sens déjà suivi par la transformation. On va plus fort, on va plus loin, dans le même chemin. Ne prophétisons pas: ce serait périlleux! Mais souvenons-nous qu'en notre pays, les pires convulsions n'ont jamais eu qu'un temps, et qui, sauf le cas de 89, fut toujours très-bref. La France est un très-vieux pays: j'ai tâché de le faire sentir. Le poids du passé fait moins saccadée la marche en avant. Il appartient, aux dirigeants et possédants, de s'incliner

La société française contemporaine 213

devant le changement qui devra avoir lieu : on n'arrête pas les évolutions. Mais on les oriente, on les adoucit, et on les apaise, en les préparant, et les gouvernant. Telle est la mission des "privilégiés." C'est s'ils y manquaient que la convulsion pourrait bien surgir. Et la *révolution* ne serait que l'effet de leur *abdication*.

RENÉ MAUNIER.